

## Exemplaire auteure, à citer comme :

Matthew Gandy, traduit par Joëlle Salomon Cavin, « Marginalia : Esthétique, Ecologie et Friches urbaines », dans Salomon Cavin J. et Granjou C. (2021), *Quand l'écologie s'urbanise*, UGA, pp. 31-61.

## Chapitre 1

### Marginalia : Esthétique, Ecologie et Friches urbaines

Matthew Gandy<sup>1</sup>

« *It is not the parks but railway sidings that are thick with flowers* » Mabey (1973).

« Nous, on est une génération — moi je suis de 1967 —, on a quand même des souvenirs d'enfance qui sont très précis, que les jeunes maintenant n'ont plus, parce qu'ils n'ont plus cet espace, ces espaces vitaux naturels de terrains vagues, tout ça » - militant associatif à Mantes-la-jolie<sup>2</sup>.

Inspiré par les paysages marginaux de la désindustrialisation londonienne du début des années 1970, l'écrivain britannique Richard Mabey célèbre l'exubérance spontanée de la nature urbaine. Il porte un regard original sur la nature en évitant tout autant l'écueil d'un scientisme étroit que celui d'un attachement néo-romantique à l'idée de nature sauvage et vierge. Les observations de Mabey correspondent à une lecture plurielle de la nature, associant science populaire, culture paysagère vernaculaire et un sens aigu de la curiosité ou de l'enchantement produit par des objets et des espaces du quotidien.

Pratiquement en même temps que Mabey explore les décharges, les chemins de halage et autres endroits ignorés du paysage londonien, l'artiste français Paul-Armand Gette étudie la diversité floristique des friches dans plusieurs villes européennes, l'architecte japonais Arata Isozaki crée des collages pour des cités en ruines, alors que des équipes de botanistes s'affairent à la conception des plus complètes flores urbaines jamais produites. Des espaces marginaux de Berlin, Londres, Montréal et d'autres villes deviennent ainsi de nouveaux objets de curiosité culturelle et scientifique. Cette transformation illustre différents phénomènes concomitants comme l'émergence de pratiques artistiques nouvelles, d'une conscientisation écologique ainsi

---

<sup>1</sup> Traduction par Joëlle Salomon Cavin d'une version légèrement abrégée d'un article paru en 2013 dans les *Annals of the Association of American Geographers*.

<sup>2</sup> Citation extraite du documentaire de Pierre Carles : *La Sociologie est un sport de combat* (2001).

que des transformations des villes elles-mêmes. L'importance accordée aux formes spontanées de la nature urbaine permet de s'abstraire des potentialités purement spéculatives ou utilitaires d'espaces prétendument vides. Considérant la nature différemment, en termes culturels et scientifiques, les discours alternatifs ainsi produits remettent en question l'association systématique des friches à des sites en attente d'effacement et de réaménagement<sup>3</sup>. Cette ouverture vers l'auto-agentivité de la nature autorise l'émergence de nouveaux horizons intellectuels tant du côté de l'écologie urbaine que des développements philosophiques de l'épistémologie des sciences. L'idée de nature active, dynamique et constitutive des caractéristiques culturelles et matérielles de l'espace urbain révèle une métropole à la fois immuable et, dans une large mesure, impénétrable.

Le mot friche (*wasteland*) est défini par l'*Oxford English Dictionary* comme un espace de terre vide ou stérile (*empty or barren area of land*), il vient du français, lui-même issu du latin *vastus*, qui signifie "inoccupé" ou "non cultivé". Cette interprétation, purement pratique, du terme masque malheureusement ses connotations poétiques, que l'imaginaire culturel européen associe aux espaces du vide. L'intérêt pour le "vide" en tant que puissante métaphore scientifique a subi diverses permutations architectoniques et philosophiques depuis l'essai original de Blaise Pascal " *Expériences nouvelles touchant le vide*" (Pascal 1647). Pascal y développe le classique *nostrum of the horror vacui*, angoisse aux résonances majeures dans la pensée architecturale et dans les idées psychanalytiques des premières décennies du XXe siècle. Cet engouement pour la « vacuité » ne se limite pas aux traditions philosophiques européennes – on trouve son équivalent, par exemple, dans le mot coréen *gong* ( ) qui combine les connotations physiques et métaphysiques du vide - et l'idée a été fréquemment évoquée à propos de la prolifération des "espaces vides" qui mitent les paysages urbains et industriels.

L'autre terme couramment employé est celui de *brownfield* (friche industrielle) qui revêt un caractère plus technique. Egalement défini comme un site qui a déjà été utilisé, il est plus spécifiquement associé à des traces de contaminations industrielles et est opposé au verdoyant *greenfield* (friche agricole) situé en périphérie urbaine ou au-delà. Cette opposition rhétorique brun-vert est amplifiée par les modes d'intervention sur les marchés fonciers urbains, de sorte que les connotations culturelles ou politiques des friches ne peuvent être dissociées de la dynamique plus large du changement métropolitain, de l'histoire de l'aménagement ou des dernières manifestations de la montée en puissance de l'urbain. A ces terminologies issues du contexte anglo-américain s'ajoutent, par exemple, le *Brache* allemand, la *friche urbaine*

---

<sup>3</sup> Des études portant sur la richesse culturelle des espaces soit disant " vides " sont notamment celles de Collin (2001), Edensor (2005), Hauser (2001), Huyssen (1997), Lévesque (1999), Lizet (2010), and Till (2011).

française, les *arechi* ( 荒地 or 荒地 ) japonais, les *fei* ( 废 ) et *huang-di* ( 荒地 ) chinois, les *hwangmooji* ( 황무지 ) et *gong-teo* ( 공터 ) coréens. Chacun de ces termes recèle une certaine ambiguïté : le mot japonais *arechi*, par exemple, désigne une catégorie pour la cartographie de l'usage des sols dans laquelle l'identité du propriétaire est incertaine, alors que le *Brache* allemand est spécifiquement associé au débat post 90 sur les *schrumpfende Stadte* (villes qui rétrécissent). Ces étymologies multiples et parfois croisées contredisent l'insistance habituelle sur les caractéristiques "improductives" de ces sites, qui seraient avant tout en rupture avec d'autres utilisations antérieures du sol comme l'agriculture ou l'industrie. Ce sont souvent au contraire des lieux aux significations cachées, troubles, qui ne sont pas aisément catégorisables ou identifiables.

Les termes de "bordures", d'"espaces intermédiaires", de "paysages interstitiels", et surtout le terme de *terrain vague* associé à un discours architectural radical, offrent un vocabulaire alternatif à celui de friche. Ils permettent de se détacher des connotations utilitaires du lieu<sup>4</sup>. Un tel lexique alternatif des espaces marginaux rencontre également des préoccupations écologiques émergentes qui cherchent à valoriser des formes spécifiques de biodiversité ainsi que les conséquences esthétiques inattendues du non design. C'est ainsi par exemple que des biologistes de la conservation ont proposé de substituer à l'expression " friches industrielles " celle de " mosaïque d'habitats ouverts" pour tenter de contrer, sur des bases scientifiques, les préjugés dominants à l'égard des espaces délaissés dans l'aménagement du territoire<sup>5</sup>. Cette reconnaissance de la richesse des biotopes urbains doit donc beaucoup aux efforts des écologues et des défenseurs de la nature urbaine pour traduire toute la complexité de la "nature urbaine sauvage". Des lieux qui paraissent "inutiles" au regard de certains passants peuvent au contraire constituer des espaces d'aventure, d'inspiration et de découverte de soi pour les artistes, les enfants, les cinéastes et autres explorateurs du monde urbain.

L'article montre tout d'abord comment les "mauvaises herbes" et autres manifestations spontanées de la nature dans les villes sont à l'origine de la naissance de l'écologie urbaine en tant que sous-domaine interdisciplinaire autonome des sciences de la vie. Nous examinons ensuite comment les caractéristiques spécifiques des friches ont été intégrées dans des conceptions alternatives du paysage et du design urbain en tant que synthèses de nature et de

---

<sup>4</sup> L'expression « terrain vague » a récemment acquis une dimension conceptuelle suite aux travaux de l'architecte espagnol Ignasi de Solà-Morales Rubió (1993).

<sup>5</sup> L'expression " Mosaïque d'Habitats Ouverts " est maintenant largement préférée au Royaume-Uni à celle de " friche industrielle " dans diverses études scientifiques et aussi dans certains documents gouvernementaux locaux comme le plan d'action sur la biodiversité. Pour un aperçu récent de l'évolution de l'écologie urbaine, voir Gaston (2010), Kowarik et coll. (2011), Savard, Clergeau et Mennechez (2000), et Wittig (2010).

culture dans la ville contemporaine. Finalement l'article explore la possibilité d'une théorie esthétique ainsi que les ambiguïtés idéologiques de la nature urbaine.

### **La ville des mauvaises herbes**

L'intérêt pour les formes spontanées de la nature urbaine est le fruit de distinctions déjà anciennes entre les plantes sauvages des villes et des banlieues et les plantes cultivées des parcs et jardins. Parmi les premières études de la flore urbaine sauvage, on peut citer par exemple le traité de Tournefort sur les plantes de Paris et ses environs, publié en 1698, essentiellement consacré aux espèces médicinales. Utilisant une nomenclature pré-linnéenne, il a enregistré méticuleusement toutes les plantes qu'il a pu trouver. Il fait référence à plus de soixante ouvrages botaniques et offre un riche aperçu de l'état des connaissances scientifiques de l'époque (Tournefort, 1698). Le XVIIe siècle a également été le théâtre des premières "excursions" botaniques dans des zones semi-sauvages proches de villes comme Hampstead Heath près de Londres. Les données récoltées à l'époque ont encore actuellement un intérêt écologique et historique significatif (Fitter, 1945 ; Sukopp, 2002). Au cours du XIXe siècle, l'attention scientifique portée aux spécificités de la nature urbaine va aller croissante et s'illustre notamment par des inventaires botaniques des murs et des ruines. En 1855, Richard Deakin publie ainsi *The Flora of the Colosseum*. Il y recense quelques 420 espèces de plantes poussant sur ces ruines vieilles de 2 000 ans, dont " quelques plantes si rares en Europe occidentale qu'elles doivent provenir des poils d'animaux originaires d'Afrique du Nord exhibés durant les combats de gladiateurs " (Mabey, 2010, p. 219).

Vers la fin du XIXe siècle, plusieurs guides consacrés à la "nature urbaine sauvage" de villes européennes sont publiés. Ils constituent un témoignage notamment de l'intensification des échanges lié à l'amélioration des transports ainsi que du développement des sociétés scientifiques. Dans sa *Petite Flore Parisienne*, Eduard Bonnet invite les Parisiens à "la découverte de la végétation spontanée" (Bonnet, 1883, v). C'est surtout le botaniste Paul Jovet, du Musée National d'Histoire Naturelle de Paris, qui peut être considéré comme le premier scientifique moderne à s'être consacré à la flore spontanée des villes (Jovet, 1940; Lizet, Wolf & Celecia, 1997). Jovet a découvert que la végétation urbaine forme un mélange écologique spécifique de plantes du monde entier, bouleversant ainsi les modèles d'interprétation des associations végétales. Il a également montré que cet assemblage évolue constamment sous l'effet d'actions humaines comme la construction ou le piétinement. Ses études détaillées de la flore des friches urbaines dans les années 1930 et 1940 vont inspirer toute une génération de botanistes, dont Herbert Sukopp qui dirigera l'étude consacrée à l'enclave urbaine de Berlin

ouest à partir des années 1960. Ce dernier demeure encore actuellement la personnalité la plus influente dans ce champ de recherche. Des travaux de Sukopp et de ses collègues, tous basés au nouvel Institut d'écologie créé à l'Université technique de Berlin, sont en effet issues certaines des investigations les plus détaillées jamais réalisées sur la flore urbaine (Sukopp, 1990 ; Lachmund, 2013). Ces études ont non seulement permis de renouveler les modèles phytogéographiques de la botanique, élaborés par Josias Braun-Blanquet et d'autres, mais elles ont également fourni un impressionnant portrait socio-écologique des changements qui ont marqué la structure de la ville au cours du temps (Fig. 1).



Figure 1 Chausseestraße à Berlin. Une friche urbaine aujourd'hui disparue où se trouvait autrefois le mur de Berlin (auteur, 2007).

L'écologie urbaine en tant que sous-champ de recherche à part entière des sciences de la vie s'est considérablement développée au cours des années 1970. L'écologue Paul Duvigneaud va par exemple définir l'écologie urbaine en adoptant un point de vue métabolique proche des conceptions organicistes de la ville du XIXe siècle et de l'ingénierie systémique d'Abel Wolman et de ses contemporains (Duvigneaud, 1974). Cependant, la relation ambiguë entre l'écologie urbaine en tant que science et le mouvement écologiste naissant va générer des tensions sur les questions de modélisation des processus biophysiques et de production de l'espace. Contrairement aux affirmations de Duvigneaud sur la cohérence de l'écologie urbaine en tant que domaine scientifique, certains auteurs s'interrogent sur l'absence d'une base théorique claire pour l'étude de la nature urbaine. Par exemple, dans un article provocateur de la revue *Capitalism, Nature, Socialism*, l'écologue berlinois Ludwig Trepl (1996) constate que, même

si la connaissance des processus biophysiques dans les villes a considérablement progressé, les caractéristiques des relations entre processus écologiques et processus sociaux, culturels et économiques demeurent encore confuses. Trepl, rejoignant en cela Adorno, souligne que la présence de mauvaises herbes et d'autres formes non planifiées de nature urbaine constitue un défi pour la pensée écologique fermement enracinée dans des conceptions bourgeoises d'une nature spontanée comme antithèse de l'espace urbain<sup>6</sup>.

Au cours des années 1990, nombres d'auteurs critiques à l'égard du discours écologique dominant se sont regroupés autour de ce qui allait devenir l'" *Urban political ecology* " (Heynen, Kaïka & Swyngedouw, 2006). Cependant, les dynamiques de la nature urbaine demeureront relativement peu explorées par ces courants néo-marxistes. Des connaissances écologiques clés relatives à la spécificité de l'espace urbain et à ses formes caractéristiques de biodiversité ont été, en effet, singulièrement peu intégrées dans les études offrant une perspective historique sur l'urbanisation capitaliste ; Il y a eu une sorte de divergence entre des directions de recherche pourtant potentiellement complémentaires (Walker, 2005). Les raisons de cette divergence sont à la fois d'ordre idéologique et épistémique : alors que les différentes caractéristiques matérielles de la nature et l'évolution des pratiques scientifiques de l'écologie urbaine ont été peu analysées, priorité a été donnée à la critique de l'usage métaphorique de la nature dans le discours sur la ville.

La dynamique écologique des villes est en particulier marquée par la présence de nombreux sites temporaires ou perturbés. Ceux-ci sont depuis longtemps à l'origine d'explorations tant culturelles que scientifiques de l'espace urbain. Ces espaces marginaux sont caractérisés par un ensemble d'espèces dites "pionnières", particulièrement adaptées à la colonisation de nouveaux substrats. Elles peuvent engendrer des évolutions rapides et inattendues de paysages urbains. Par exemple, le crucifère à fleurs jaunes, connu sous le nom de fusée londonienne, *Sisymbrium irio*, s'est propagé rapidement dans Londres après le grand incendie de 1666. Les épis violets de l'épilobe à baies roses, *Epilobium angustifolium*, constituent un autre exemple d'espèce jusqu'alors considérée relativement rare en conditions naturelles et qu'on a vu proliférer durant les années 1940 dans les sites bombardés de Londres et d'autres villes européennes<sup>7</sup>. « A la fin de la guerre », écrit Sebald ([1999] 2004, p. 39), « certains des sites bombardés à Cologne s'étaient déjà couverts d'une végétation luxuriante – les routes dessinaient dans ce nouveau

---

<sup>6</sup> Theodor Adorno souligne en effet de manière assez similaire que : « la conscience bourgeoise condamne naïvement la laideur d'un paysage industriel dévasté alors même que celui-ci permet d'entrevoir la domination de la nature ; une nature qui démontre aux humains qu'elle n'a jamais été maîtrisée » (Adorno[1970] 1997, p. 61).

<sup>7</sup> Dans *London's Natural History*, dont la première édition remonte à 1945, Richard Fitter identifie déjà 126 espèces de plantes dans de « vastes étendues en friche » (Fitter 1945, 230). Voir aussi L. Mellor (2004).

paysage « de paisibles chemins de campagnes » ». A Hambourg, à l'automne 1943, on a pu constater une "deuxième floraison" des châtaigniers, des lilas et d'autres arbres, quelques mois seulement après l'incendie dévastateur qui avait ravagé une grande partie de la ville (Sebald, [1999] 2004, p. 40). Sous la plume de Sebald, l'expression *histoire naturelle* sous-tend de puissantes connexions entre matérialité, production de sens et limites du langage : trois dimensions qui, précisément, peinent à émerger dans le domaine de l'écologie urbaine lui-même. Des recherches portant sur la régénération naturelle des sites dévastés dans des villes comme Berlin, Brême ou Kiel, ainsi que sur l'émergence de nouveaux modèles et assemblages écologiques, ont également contribué à remodeler la science écologique et la classification scientifique des différents types de végétation (Lachmund, 2003). L'idée d'un paysage culturel comme unité esthétique reconnaissable et spécifique à une région a été profondément bouleversée, tant au niveau méthodologique qu'idéologique, par les recherches menées sur la nature et le paysage. En faisant la part belle à des espèces adventices ou introduites, l'intérêt grandissant porté à l'écologie cosmopolite des villes a constitué une critique implicite des approches nativistes de l'aménagement paysager et des sentiments anti-urbains omniprésents dans les courants conservateurs de la pensée environnementale. Les traces de nature spontanée ont ainsi acquis une double signification, d'une part, en tant que marqueurs d'un paradigme écologique explicitement urbain et, d'autre part, en tant qu'indicateurs symboliques de la mutation des contours idéologiques du paysage urbain. Le géographe Gerhard Hard mobilise par exemple des données sur la végétation rudérale de la ville de Osnabrück pour démontrer les limites aussi bien esthétiques, épistémologiques qu'idéologiques des approches usuelles en matière d'interprétation du paysage (Hard, 1995, 1998). Pour Hard, cette prise en compte de la complexité écologique et idéologique des paysages ordinaires permet non seulement de saisir la dynamique socio-écologique de l'espace urbain, mais également de critiquer plus largement l'héritage réactionnaire de la géographie elle-même.

L'influence des sciences de la vie sur l'évolution de la manière de considérer la nature urbaine est illustrée de façon frappante par l'attention accordée aux friches en tant que haut-lieux de biodiversité urbaine. Une part remarquable des recherches en écologie urbaine est ainsi consacrée aux friches conçues comme « refuge écologique » et comme « îlots de biodiversité ». Ces espaces marginaux sont également reconnus comme des « infrastructures écologiques » de la ville contribuant au contrôle des inondations, à la purification de l'eau ainsi qu'à l'atténuation de l'effet d'îlot de chaleur urbain (par exemple, Savard, Clergeau & Mennechez, 2000; Rink, 2009; Kowarik et coll., 2011). Une vaste enquête menée dans des friches urbaines du département des Hauts de Seine a également démontré que ces espaces recèlent 60 pour cent

de toutes les espèces répertoriées dans ce département- soit beaucoup plus que ce que l'on retrouve dans les parcs, les jardins ou d'autres types d'« espaces verts » urbains (Muratet, Machon, Jiguet, Moret, & Porcher, 2007). Contrairement à ce qu'affirmaient les pionniers de l'écologie, ce ne sont pas des zones bien différenciées de végétations que l'on trouve en ville, mais un maillage de micro-niches, variant de par leur substrat, leur aspect et d'autres facteurs. Des espaces linéaires comme les bords de routes et les ballastes de voies ferrées peuvent y constituer des « éco-duques », expression inventée aux Pays Bas, favorisant la connexion entre de petites populations vulnérables. Ces espaces jouent également un rôle dans la dispersion, par exemple, de nouvelles espèces de plantes qui peuvent diffuser leurs graines de manière radiale dans la ville (Saint-Laurent, 2000 ; Mabey, 2010).

Le concept de biodiversité n'échappe cependant pas à une certaine ambiguïté, étant à la fois associé à l'idée d'une diversité écosystémique – qui est forte dans les aires urbaines – et à celle d'une diversité en espèces ou en génomes. En outre, comme l'a montré Takacs (1996), l'idée même de biodiversité est tout autant un reflet de l'amalgame entre différents discours scientifiques et culturels, qu'une représentation supposément extérieure de la nature. Dans le milieu urbain, les contours du concept de biodiversité deviennent particulièrement confus, en particulier quand celle-ci est mobilisée à dessein dans des objectifs plus larges de conservation, comme la protection d'espèces rares ou d'habitats vulnérables. En d'autres termes, comment appliquer le concept de biodiversité à ce que Bernadette Lizet nomme « la nature ordinaire » des villes ?

La production d'inventaires d'espèces rares ou en danger pour orienter les stratégies politiques date de la première « Liste rouge » produite par l'Union internationale pour la Conservation de la Nature en 1963. Depuis lors, l'utilisation des Listes Rouges s'est étendue jusqu'à impliquer différents types d'institutions ainsi qu'un large spectre de formes de vie. De plus en plus de villes élaborent leurs propres Listes Rouges de plantes, d'animaux et même d'invertébrés, suivant ainsi l'évolution d'une écologie urbaine de plus en plus en phase avec des discours environnementaux urbains dont le contenu a fait l'objet de réflexions scientifiques. Cependant, en dépit de ces évolutions, il demeure toujours des tensions entre le rôle de l'expertise technique - en l'occurrence l'écologie urbaine - et les impératifs politiques controversés de l'arène urbaine.

### **Flux, Mimétisme et absence de *design***

La fascination croissante pour les caractéristiques esthétiques et écologiques de la nature spontanée présente en ville n'exclut pas le *design* ou l'intentionnalité humaine. Depuis les années 1970, les dynamiques naturelles ont ainsi pris une place privilégiée dans des approches



alternatives du *design* urbain cherchant à combiner promotion de la biodiversité avec expérience esthétique moins standardisée ou formatée. Alors qu'au Dix-huitième siècle, l'invention d'un esthétisme du « semi - sauvage », illustrée par la fascination du pittoresque, était uniquement fondée sur un pur simulacre visuel d'une nature idéalisée, les possibilités offertes par les formes spontanées de nature en termes de design nourrissent désormais une synthèse entre l'esthétique de la friche urbaine et les apports des connaissances scientifiques. Partant, le concept quelque peu insaisissable et pourtant rhétoriquement puissant de biodiversité demeure catalyseur de nouvelles approches du projet urbain et participe au développement de nouvelles démarches d'aménagement de l'espace urbain centrées sur l'écologie. D'éminents défenseurs du design naturel et de la non-intervention, comme Gilles Clément et Louis Le Roy, revendiquent un cadre conceptuel fondé sur une dynamique paysagère qui doit être « orientée » aux fins de générer des effets esthétiques ou écologiques spécifiques (Dagenais, 2004; Woudstra, 2008; Gandy, 2013). Achievé en 1986, le parc de Irchel à Zurich se caractérise ainsi par un régime de tonte minimal et l'interdiction des herbicides afin de favoriser une grande biodiversité semi-naturelle au cœur de la ville. En dépit de son apparente naturalité, ce parc est une construction paysagère sophistiquée mêlant cheminements, plans d'eau et autres éléments aménagés.

Nombre d'habitats urbains imitent des agencements naturels : aux yeux des rapaces, des martinets ou d'autres oiseaux, des constructions hautes correspondent à des corniches ou des falaises de montagne ; des bâtiments abandonnés peuvent jouer le rôle de grottes ou d'arbres creux pour des chauves-souris et des araignées ; des toits verts peuvent devenir de riches prairies fleuries<sup>8</sup>. Qu'elles soient horizontales ou verticales, les surfaces urbaines peuvent accueillir de hauts niveaux de biodiversité, que ce soit par accident ou intentionnellement. Dans une récente étude sur les toits végétalisés, le géographe Jamie Lorimer mobilise la notion deuleuzienne de « striation » écologique pour désigner la combinaison entre l'agentivité spontanée de la nature et des éléments intentionnellement introduits pour la conservation. Lorimer utilise également l'expression de « biogéographie fluide » pour désigner dans le discours de l'écologie urbaine l'importance accordée à une pratique scientifique réflexive tout autant qu'à de nouvelles compréhensions de la matérialité. Les botanistes qui travaillent en ville cherchent ainsi souvent à améliorer les chances que les premières successions écologiques

---

<sup>8</sup> Sont appelées synanthropiques, les espèces les plus étroitement liées, voire dépendantes, des installations humaines pour la nourriture, l'abri et d'autres besoins Elles comprennent aussi bien des espèces nuisibles que bénignes de nombreux oiseaux comme le moineau domestique, *Passer domesticus* et d'insectes, comme l'abeille domestique, *Apis mellifera* (voir McKinney 2006).

atteignent un haut niveau de biodiversité en incluant des espèces rares ou ultra spécifiques à certaines niches écologiques (Küehn, 2006 ; Kowarik et coll., 2011).

Le caractère intrinsèquement hybride des paysages urbains interroge la priorité systématiquement accordée aux espèces indigènes ou aux paysages originels notamment dans la restauration écologique. Ainsi, comment choisir le point de référence historique à l'aune duquel définir l'authenticité écologique ? Faut-il s'attacher à un paysage culturel caractéristique, au sens où Hansjörg Küster (2012) ou d'autres l'ont défini, ou rechercher plutôt l'état d'une nature du début de l'Holocène quand l'impact humain était encore négligeable, comme l'appellent de leurs vœux les amateurs du ré-ensauvagement ? Faut-il privilégier une intervention visant à conserver la richesse des espèces présentes aux premiers stades de succession écologique, ou créer un tout autre type d'habitat ayant un potentiel culturel ou scientifique plus diversifié que les espaces verts traditionnels ? Une étude menée sur une controverse environnementale relative au front d'eau (*waterfront*) de Chicago a recensé quatre points de référence historiques différents, allant de la nature pré-européenne d'avant les années 1830 à des modifications plus récentes déjà naturalisées dans l'imaginaire collectif (Gobster, 2001). Au fil du temps, différentes cultures spécifiques de la nature se sont succédé, chacune se distinguant par des combinaisons différentes entre sensibilité esthétique et subjectivité humaine. Cette évolution tend vers une esthétique semi-naturelle reliée à des conceptions plus polyvalentes de la culture collective.

Dans certains cas, les friches urbaines ont été transformées en zones de loisirs et conjuguent différentes formes de natures alliant paysages semi-sauvages et formes très entretenues de l'aménagement conventionnel des parcs. La place accordée à la multifonctionnalité paysagère peut revêtir différentes formes selon les contextes. Des exemples récents tels que Duisburg Nord dans la Ruhr, le Parc André Citroën à Paris et la High Line à New York témoignent d'importantes différences vis-à-vis des approches antérieures d'aménagement de parcs. La nouvelle *High Line*, conçue le long d'une ancienne voie désaffectée du métro de Manhattan, se veut ainsi l'expression de formes esthétiques de végétations spontanées. La replantation de bouleaux est sensée produire un simulacre écologique de ce qui s'est passé dans cet espace en friche avant son réaménagement paysager. Mais, en l'occurrence, la friche en tant qu'artifice est devenue un objet culturel au service de la spéculation immobilière. La frontière entre le privé et le public y est ré-agencée sous forme d'un spectacle urbain néo-pastoral (Fig. 2). Dans ce contexte, le parc apparaît comme un fragment de nature construite, marqueur du pouvoir social et politique dans le paysage urbain. Plus rarement, les caractéristiques spécifiques d'un site abandonné sont conservées pour préserver certains aspects de la nature urbaine spontanée -

comme l'ancien aéroport Tempelhof et la gare de triage désaffectée de Südgelände à Berlin. Mais ce sont des cas exceptionnels, qui résultent de nombreuses années de lobbying politique et scientifique avec un soutien fort de la population (fig. 3). La présence d'une esthétique de friche montre que des espaces qui peuvent paraître superficiellement similaires, y compris en termes biotiques, doivent néanmoins leur existence à des processus très différents.

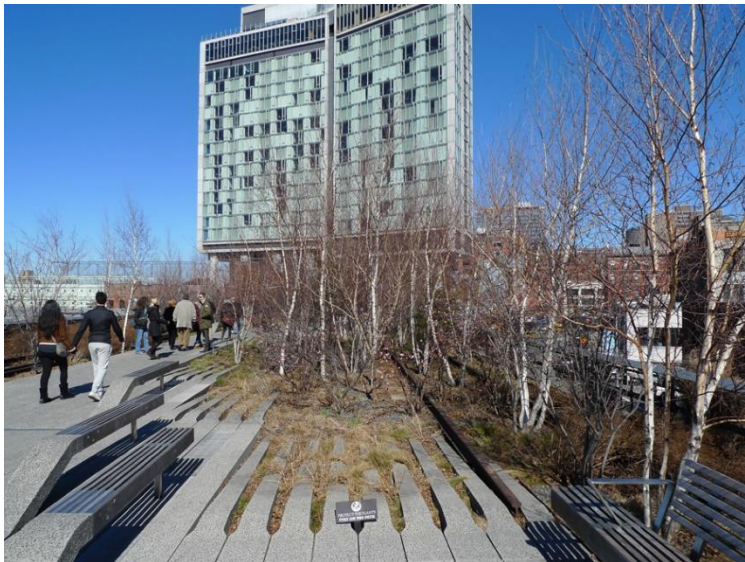


Figure 2 : La *High Line* de New York. Un simulacre écologique a été créé pour ressembler à des éléments de ce qui existait autrefois sur le site (auteur, 2011).



Figure 3 : Aéroport de Tempelhof à Berlin. Les prairies sèches entre les pistes abandonnées sont devenues des sites de nidification importants pour l'alouette des champs, *Alauda arvensis*, un oiseau menacé dans son habitat naturel rural dans une grande partie de l'Europe (auteur, 2011).

## **La recherche d'une esthétique écologique des espaces ambivalents**

Mais à quelle esthétique paysagère associer cet engouement pour les espaces spontanés de nature en ville ? Les friches ne sont pas des paysages culturels facilement identifiables au sens conventionnel du terme, mais quelque chose d'assez mal défini dans la culture collective. En fait, leur attrait esthétique réside justement dans leur complexité culturelle et scientifique. Ce constat soulève des questions quant à la relation entre la connaissance et l'expérience dans la perception du paysage. Plus notre connaissance de ces espaces - et de leur dynamique écologique - est approfondie, plus notre compréhension de leurs caractéristiques esthétiques est sophistiquée. Pour le philosophe Allen Carlson (1993), nous ne pouvons réduire l'appréciation esthétique de la nature à la seule expérience phénoménologique ou subjective : il y a une complémentarité entre la compréhension scientifique et esthétique de la nature ; cette complémentarité accroît l'appréciation esthétique de la nature parce que celle-ci est « éclairée et enrichie » par les progrès de la connaissance scientifique (Carlson, 1995, p. 393). Cependant, l'idée que la connaissance de la nature exige des années de patience et de travail est en tension avec une culture de l'immédiateté qui voit la science de la biodiversité noyée dans des discours insipides de résilience, de durabilité ou d'autres encore. Dans ce contexte, comment communiquer efficacement la complexité culturelle ou scientifique ? Que se passe-t-il lorsque des critères pour une évaluation culturelle ou scientifique spécifique entrent en conflit avec des agendas imposés de l'extérieur pour orienter les résultats ? Le sociologue Pierre Bourdieu (1998, p. 65) appelle quant à lui à la défense de "l'ésotérisme inhérent à toute recherche de pointe " tout en insistant sur les stratégies appropriées pour que la sphère publique s'enrichisse sur le plan scientifique. Dans le cas de la biodiversité urbaine, il y a bien un décalage entre les conceptions scientifiques spécialisées de l'espace urbain et les discours produits sur la nature à des fins de consommation ou de loisirs<sup>9</sup>. Les enjeux politiques deviennent évidents lorsque la science, en l'occurrence l'écologie urbaine, est mobilisée à l'appui de discours sociaux et culturels alternatifs sur la nature urbaine, tout comme des révélations archéologiques ou historiques sont mobilisées pour empêcher la destruction d'artefacts culturels apparemment sans intérêt. Cela est particulièrement important pour la biodiversité urbaine où les concentrations les plus remarquables des espèces inscrites sur la Liste Rouge et d'autres catégories d'espèces scientifiquement intéressantes appartiennent souvent à des groupes peu

---

<sup>9</sup> Parmi les exceptions importantes, on peut citer le "*Langer Tag der StadtNatur*" (la longue journée de la nature urbaine) à Berlin qui propose depuis 2006 un programme d'activités publiques à caractère scientifique organisé par la fondation berlinoise pour la conservation. Voir [www.langertagderstadtnatur.de](http://www.langertagderstadtnatur.de). Sur l'évolution des relations entre la culture collective de la nature et la pratique scientifique, voir, par exemple, Waterton (2002), Wolch (2002), Lachmund (2004), Ellis et Waterton (2005), Hinchliffe et al (2005), Vaquin (2006), et Sadler et al (2010).

étudiés tels que les hyménoptères aculéates (guêpes) ou encore d'autres biotes (biota) qui ont peu d'attraits esthétiques classiques <sup>10</sup>.

Dans quelle mesure la nature urbaine engendre-t-elle des formes de sensibilité esthétique distinctes des objets classiques de contemplation que constituent les paysages culturels ou la nature sauvage ? La géographe Nathalie Blanc (2008) plaide pour une esthétique de la nature issue d'une sensibilité partagée plutôt que pour le primat phénoménologique de l'expérience individuelle. Pour Blanc, les esthétiques de la nature sont par définition politiques parce qu'elles favorisent le dialogue social et attirent l'attention du public sur les questions environnementales. Mais que deviennent, dans sa lecture normative de l'expérience esthétique, les dimensions « inutiles », ineffables ou plus ésotériques de l'engagement culturel avec la nature ? L'intérêt récent pour l'esthétique écologique est souvent marqué par des tentatives de concilier l'inconciliable, comme celle de greffer purement et simplement des connaissances des sciences biophysiques à des domaines comme celui de la psychologie comportementale (Daniel, 2001; Ewald, 2001)<sup>11</sup>. La notion d'esthétique dans ces reformulations scientifiques repose en effet sur un modèle cognitif ou comportemental d'interaction humaine avec le paysage qui n'a pas encore un lien clairement défini avec la production historique de sens culturel ou avec la résonance symbolique de l'espace dans l'imaginaire social.

Pour des philosophes comme J. Baird Callicott, l'intérêt très anthropocentré porté au plaisir esthétique de la nature induit une " esthétique naturelle " qui détourne les priorités de conservation de la nature des lieux moins spectaculaires ou impressionnants. Les valeurs esthétiques sont ainsi privilégiées sur les valeurs éthiques (Callicott, 1992). De même, l'historien Ronald Rees a montré comment l'importance accordée aux caractéristiques esthétiques des espaces sauvages ou reculés a contribué au désintérêt pour les environnements locaux et a sapé la formulation d'une éthique environnementale considérant la valeur intrinsèque de la nature (Rees, 1975). Le problème avec la critique d'une esthétique anthropocentrée de la nature telle que formulée par Callicott, Rees et d'autres, c'est qu'une

---

<sup>10</sup> Les inventaires dans des friches ont souvent révélé de hauts niveaux de diversité d'espèces d'*aculeate hymenoptera* et autres insectes amateurs de chaleurs, adaptés aux dunes de sables ou aux environnements côtiers (voir par exemple Gibson 1998; Eyre, Luff, and Woodward 2003; Kadas 2006). Dans certains cas, en fonction des conditions pédologiques, des mimétismes d'habitats permettent à des espèces associées à des écotopes différents, comme les landes ou les terres basses calcaires, de se trouver ensemble sur un même site (Colin Plant, consultant en entomologie, discussion avec l'auteur, 12 février 2012). Pour des études détaillées sur la diversité des habitats urbains voir, par exemple, Sukopp et al. (1979), Sukopp (1990), Rebele (1994), Zerbe et al. (2003), Filoche, Arnal, and Moret (2006), Muratet et al. (2007), Schadek et al. (2009), and Müller (2010). Sur la question du "charisme" associé à la conservation de la nature, voir Lorimer (2007).

<sup>11</sup> Cette tentative de formuler une esthétique écologique constitue le corollaire d'une " écologisation " plus large des politiques publiques qui accordent un rôle accru au discours scientifique dans la prise de décision (voir Evans 2011).

alternative viable ne peut être trouvée dans la nature et ne saurait constituer un domaine autonome, allant au-delà des intérêts humains. La position éco-centriste reproduit finalement les dichotomies existantes entre nature et culture à travers sa recherche de sources extérieures de vérité. Comme l'a fait remarquer Richard Rorty, il y a plus de trente ans, cette vaine recherche de l'essence des choses demeure sous-jacente à une grande partie de ce que nous pourrions appeler *l'esthétique environnementale* qui se veut l'expression d'une nature prétendument autonome et dépositaire de la vérité (Rorty, 1979). Largement empreint d'ironie, le pragmatisme philosophique de Rorty souligne ses propres limites quant au dialogue possible entre les domaines culturels et scientifiques (par exemple, McCarthy, 1990). Si l'on accepte une incommensurabilité innée entre les champs de connaissances, les possibilités de rapprocher un ensemble d'arguments écologiques disparates sont rendues beaucoup plus difficiles.

La possibilité d'une esthétique écologiquement fondée reste incertaine en raison de l'absence de toute relation nécessaire entre le pittoresque, ou d'autres formes de plaisir esthétique, et ce qui a du sens pour la science écologique (Gobster, Nassauer, Daniel & Fry, 2007). Comme le souligne le botaniste Nick Bertrand, « l'esthétique n'a rien à voir avec la conservation ».<sup>12</sup> La pourriture de carcasses grouillantes d'asticots fait partie intégrante de l'écologie mais n'est généralement pas considérée comme une expérience esthétique qui ait un rapport quelconque avec la culture de la nature comme source de plaisir (Saito, 1998). Progressivement, cependant, des éléments de nature urbaine considérés comme incongrus, tels que des arbres tombés ou du bois en décomposition, peuvent devenir partie intégrante d'une culture collective scientifiquement fondée ; ce faisant, l'amélioration de la biodiversité prend une place plus importante dans l'aménagement urbain. De même, il y a des aspects des changements environnementaux qui, de par leur temporalité, leur spatialité ou leur échelle, dépassent le domaine de la perception humaine : les dimensions expérientielles de la nature sont ainsi nécessairement limitées, partiellement visibles et ouvertes à de multiples interprétations.

Bien que les friches suscitent souvent une certaine ambivalence, leur malléabilité culturelle permet leur appropriation par ce que l'écologiste Oliver Gilbert appelle les « communs urbains » (Gilbert, 1992; Jorgensen & Tylecote 2007). Cette tendance écologique à dimension politique étend le "droit à la nature" au-delà de l'offre de parcs publics ou des conceptions lefebvriennes de l'espace public, pour englober plus largement un imaginaire culturel et scientifique. Ces espaces locaux de nouvelle nature sauvage tendent à se retrouver précisément dans des zones qui sont éloignées des formes plus courantes de nature aménagée (Keil, 2005; Franz, Güles &

---

<sup>12</sup> Discussion avec l'auteur, *Creekside Centre*, Londres, 13 novembre 2011.

Prey, 2008). Dans le film *Fish Tank* (2009) de Andrea Arnold, par exemple, il existe un contraste saisissant entre les paysages sombres de l'Est londonien et un intermède extraordinaire consacré à une visite d'un espace clos de nature sauvage au bord d'un lac : pendant une brève seconde la caméra s'arrête sur un agrion porte-coupe, *Enallagma cyathigerum*, reposant sur un roseau - Arnold utilise fréquemment des objets entomologiques - qui va émerveiller durant quelques instants les personnages du film. Dans *Fish Tank*, on nous rappelle ainsi que des espaces marginaux comme les friches constituent un élément central des cultures collectives de la nature pour les communautés urbaines les plus pauvres. Cette association est également bien illustrée par les souvenirs d'enfance du militant associatif de banlieue française cité en début de cet article.

Les liens ambigus entre la nature, la science et la culture collective ont fait l'objet de divers projets culturels depuis les années 1970. Par exemple, les photographies d'espaces marginaux de l'artiste catalane Lara Almarcegui font un lien évident entre terrain vague et résistance des lieux aux excès de l'architecture<sup>13</sup>. Un de ses clichés les plus poignants, intitulé *To open a wasteland*, Brussels (2000), dévoile, au premier plan, la silhouette floue d'un enfant qui se précipite dans cet espace tout juste ouvert au public (Fig. 4). Dans ces exemples, l'observation attentive ou "l'œil botanique" devient une forme spécifique de pratique culturo-scientifique capable de révéler de nouvelles perspectives de production de l'espace et de dénoncer l'attribution souvent arbitraire de valeurs culturelles ou économiques. On peut faire appel à l'inspiration « botanisante » de Walter Benjamin, lui-même observateur attentif de la nature urbaine, pour suggérer une dimension alternative à la flânerie urbaine qui évite l'impasse psychogéographique du détachement néo-romantique ou du malaise masculin de fin de modernité. Les interventions pleines d'imagination des artistes, écrivains, scientifiques nous rappellent que regarder, penser et représenter le familier de manière non familière peut aussi constituer une sorte de pratique culturelle et politique radicale.

---

<sup>13</sup> Lara Almarcegui, conférence donnée au colloque *Art and the Environment*, Tate Britain, Londres (30 juin 2010).



Figure 4 : Lara Almarcegui, *Ouvrir un terrain vague*, Bruxelles (2000). Avec l'aimable autorisation de l'artiste.

## Conclusion

Les friches urbaines perturbent ces espaces familiers que sont les paysages culturels et les espaces aménagés ainsi que la logique organisationnelle de la Modernité. Une grande partie du vocabulaire conceptuel dont nous disposons a en effet été élaborée pour des paysages idéalisés - avec ou sans influence humaine - ou découle de préoccupations néoromantiques ou phénoménologiques liées à l'expérience esthétique du sujet humain. En pensant les espaces marginaux de nature comme « vibrante » dimension de la vie urbaine, on introduit un autre type de complexité dans le paysage socio-écologique des villes. Les questions d'accès et d'aménagement sont radicalement mises en balance avec des formes subversives de pratiques culturelles et scientifiques. La reconnaissance du terrain vague dans la sphère publique introduit des possibilités d'autonomie culturelle et scientifique qui détournent ou déstabilisent les conceptions bourgeoises de la nature.

Le terme de biodiversité en tant que construction culturelle de la nature a des implications très ambiguës en milieu urbain. Même si les villes recèlent des niveaux élevés de biodiversité - dans certains cas plus élevés que leurs voisinages immédiats - la relation entre ville et nature est toujours considérée comme problématique à des échelles d'analyse plus larges. L'urbanisation est en effet une cause majeure de destruction des écosystèmes à l'échelle mondiale, de sorte que tout intérêt accordé à la biodiversité urbaine doit être replacé dans un contexte plus large : le paradoxe est que, d'une part, on trouve des niveaux élevés de biodiversité à l'échelle régionale, associés à des assemblages écologiques urbains de plus en plus diversifiés, mais que d'autre



part, on constate des niveaux décroissants de biodiversité mondiale avec une perte continue d'espèces endémiques, d'espèces menacées, pour certaines non encore décrites, et associées à des écosystèmes moins transformés par l'homme (McKinney, 2006). Cependant, en faisant cette distinction entre l'urbain et le non urbain, il faut se garder de fétichiser la ville comme entité discrète car l'ubiquité du processus d'urbanisation va croissant et tend à intégrer des espaces qui s'étendent bien au-delà des frontières administratives des métropoles.

Accorder de l'importance à une *écologie cosmopolite*, comme concentration dans les villes de la biodiversité globale, est à double tranchant : une telle écologie met l'accent sur la variété et la vitalité des écosystèmes urbains, mais pourrait aussi minimiser l'impact écologique plus large de l'urbanisation. L'utilisation négative de l'adjectif cosmopolite par l'écologiste Charles Elton à la fin des années 1950 illustre bien les tensions idéologiques dans l'historiographie de l'écologie qui persistent encore aujourd'hui (Clark, 2002). Dans le sillage de cet auteur, la plupart des écologistes contemporains associent les villes à tout un éventail d'"invasifs" allant de la simple curiosité scientifique aux menaces réelles pour le bien-être des écosystèmes existants (Kowarik, 2010). Pour Ute Eser (1999), le principal problème demeure le manque relatif de réflexion critique de la part du discours écologique ; les stratégies de lutte contre les plantes néophytes sont, pour elle, autant une question épistémologique qu'un défi pratique pour la conservation de la nature.

En quoi une perspective critique portée par la science écologique pourrait-elle influencer le discours urbain ? Comment l'écologie urbaine pourrait-elle contribuer au débat public en évitant les écueils épistémologiques qui ont entaché jusque-là toutes les tentatives de concevoir une compréhension socio-écologique de l'espace urbain ? Le déclin de ce que Zimmerer (1994, p. 111) appelle « l'écologie des systèmes a-historiques » a déplacé le curseur analytique vers les caractéristiques dynamiques et hétérogènes des systèmes biophysiques (Zimmerer, 2000). D'éminents écologues spécialistes de la ville comme Alberti, Marzluff et Pickett réclament désormais un « nouveau paradigme écologique » intégrant la « dimension humaine » dans les processus écologiques (Alberti et coll., 2003). Cependant, ces reformulations laissent planer un doute persistant quant à la portée analytique de l'écologie contemporaine relativement aux dimensions culturelles, historiques et matérielles spécifiques de l'urbanisation. Malgré d'ambitieux programmes de recherches en écologie appliquée, qui ont été lancés à la suite de la Conférence de Rio et qui visent à englober toute la gamme des processus sociaux et écologiques, la base scientifique d'un modèle socio-écologique unifié pour l'étude des villes fait encore défaut (Evans, 2011). Même si de plus en plus de recherches portent sur la nature urbaine, d'importantes lacunes subsistent dans les connaissances sur de nombreuses villes, où

l'état de la nature spontanée est particulièrement mal connu. Dans le champ scientifique de l'écologie urbaine, certains craignent que la préférence accordée à l'observation ne place la recherche écologique en marge des développements les plus significatifs des sciences biophysiques, de plus en plus concentrées sur l'analyse moléculaire ou même sub-moléculaire (Gaston, 2010). La « molécularisation » des sciences de la vie a effet des implications analytiques et méthodologiques pour l'écologie en tant que science de terrain. Elle pourrait induire une nouvelle phase de distanciation entre la pratique scientifique et la culture collective. Pourquoi s'intéresser aux friches urbaines ? Quels sont les enjeux culturels, politiques ou scientifiques qui se cachent derrière leur reconnaissance et leur protection ? Nous avons vu comment ces manifestations spontanées de nature urbaine s'articulent à tout un éventail de discours culturels et scientifiques, mais les implications politiques de ces espaces marginaux ne demeurent que partiellement explorées. La promotion de la biodiversité urbaine a des implications pour le développement d'un débat public scientifiquement fondé qui donne place à une plus grande sensibilité à la vie non-humaine en ville et à de nouvelles formes de production de connaissances. Cet engagement plus étroit avec la dynamique socio-écologique de l'espace urbain pourrait contribuer à éclairer certaines facettes idéologiques encore opaques de l'arène urbaine elle-même.

Dans cet article, nous avons examiné quelques points possibles de rencontre entre l'écologie urbaine et d'autres domaines culturels. Ces combinaisons pourraient constituer une alternative crédible aux conceptions fonctionnalistes ou utilitaristes des espaces marginaux de nature spontanée. Les friches subsistent en tension dynamique avec une intentionnalité humaine qui vise soit à leur préservation - par ralentissement du temps - soit à leur effacement pour faire place à la nouveauté. Lieux de découverte et d'expérimentation, les friches remettent également en question les conceptions homogènes du paysage culturel de même que d'autres figures idéologiques qui imprègnent la pensée urbaine contemporaine. Ces sites marginaux de nature spontanée rendent possible des explorations culturelles et scientifiques de la ville en rupture avec un discours environnemental toujours focalisé sur des espaces et des lieux situés en dehors de la ville. Les friches sont avant tout des îles, en termes culturels, matériels et politiques, véritables défis idéologiques et pratiques à la dynamique utilitariste de l'urbanisation capitaliste. La valeur intrinsèque de cette apparente inutilité est ainsi autant une question politique, esthétique que scientifique.

## **Bibliographie**

ADORNO Theodor, [1970] 1997, *Aesthetic theory*, Londres, Continuum.

- ALBERTI, Marina A., MARZLUFF John M., SHULENBERGER Eric, BRADLEY Gordon, RYAN Clare & ZUMBRUNNEN Craig, 2003, « Integrating humans into ecology: Opportunities and challenges for studying urban ecosystems », *BioScience*, vol. 53, n 12, p. 1169-79.
- ARNOLD Andrea, 2009, *Fish tank*, DVD, London, British Film Institute.
- BENJAMIN Walter [1932–1938] 2001, *Beroliniana*, Munich, Koehler and Amelang.
- BENJAMIN Walter [1938] 2006, « The Paris of the Second Empire in Baudelaire », dans M. W. Jennings (dir.), *The writer of modern life: Essays on Charles Baudelaire*, Cambridge, MA: Belknap, p 46–133.
- BERLEANT Arnold, 1992, *The aesthetics of environment*, Philadelphia, Temple University Press.
- BLANC Nathalie, 2008, *Vers une esthétique environnementale*, Paris, Editions Quæ.
- BONNET Edmond, 1883, *Petite flore parisienne*, Paris, Librairie F. Savy.
- BOURDIEU Pierre, [1996] 1998, *On television*, trans. P. P. Ferguson, New York, The New Press.
- CALLICOTT John Baird, 1992, « The land aesthetic », *Renewable Resources Journal*, vol. 10, p. 12–17.
- CARLES Pierre, 2001, *La sociologie est un sport de combat*, VHS, Paris, C-P Productions.
- CARLSON Allen, 1993, « Appreciating art and appreciating nature », dans S. Kemal et J. Gaskell (dir.), *Landscape, natural beauty and the arts*, Cambridge, UK: Cambridge University Press, p. 199-227.
- CARLSON, A. 1995. Nature, aesthetic appreciation, and knowledge. *The Journal of Aesthetics and Art Criticism* 53 (4): 393–400.
- CLARK Nigel, 2000, « Botanizing on the asphalt? The complex life of cosmopolitan bodies », *Body and Society*, vol. 6, n° 3–4, p 12–33.
- CLARK Nigel, 2002, « The demon-seed: Bioinvasion as the unsettling of environmental cosmopolitanism », *Theory, Culture and Society*, vol. 19, n° 1–2, p. 101-25.
- COLLIN Michèle 2001, « Nouvelles urbanités des friches », *Multitudes*, vol. 3, n° 6, p. 148–55.
- DAGENAIS, Danielle, 2004, « The garden of movement: Ecological rhetoric in support of gardening practice », *Studies in the History of Gardens and Designed Landscapes*, vol. 24, n°4, p. 313-340.
- DANIEL Terry, 2001, « Whither scenic beauty? Visual landscape quality in the 21st century », *Landscape and Urban Planning*, vol. 54, p. 267-81.
- DEAKIN Richard, 1855, *Flora of the Colosseum of Rome; or illustrations and descriptions of four hundred and twenty plants growing spontaneously upon the ruins of the Colosseum of Rome*, London, Groombridge and Sons.

- DE SOLÀ-MORALES RUBIO Ignasi, 1993, « Terrain vague », dans C. Davidson (dir.), *Anyplace*, Cambridge, MIT Press, p. 118-23.
- DUVIGNEAUD Paul, 1974, « Etude écologique de l'écosystème urbain bruxellois : 1. L'écosystème *urbs* », *Mémoires de la Société Royale de Botanique de Belgique*, vol. 6, p. 5-35.
- EDENSOR Tim, 2005, *Industrial ruins: Spaces, aesthetics and materiality*, London, Berg.
- ELLIS Rebecca & WATERTON Claire, 2005, « Caught between the cartographic and the ethnographic imagination: The whereabouts of amateurs, professionals, and nature in knowing biodiversity », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 23, p. 673-693.
- ESER Uta, 1999, *Der Naturschutz und das Fremde: ökologische und normative Grundlagen der Umweltethik*, Frankfurt, Campus.
- EVANS James, 2011, « Resilience, ecology and adaptation in the experimental city », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 36, n° 2, p. 223-37.
- EWALD Klaus C., 2001, « The neglect of aesthetics in landscape planning in Switzerland », *Landscape and Urban Planning*, vol. 54, p. 255-66.
- EYRE Michael, LUFF Martin & WOODWARD John, 2003, « Beetles (coleoptera) on brownfield sites in England: An important conservation resource? », *Journal of Insect Conservation*, vol. 7, n°4, p. 223-31.
- FILOCHE Sébastien, ARNAL Gérard & MORET Jacques, 2006. *La biodiversité du département de la Seine-Saint-Denis. Atlas de la flore sauvage*, Paris, Biotope, Mèze (Collection Parthénone/Muséum national d'Histoire naturelle).
- Fitter Richard S., 1945, *London's natural history*, London, Collins.
- FRANZ, Martin, GÜLES Orhan & PREY Gisela, 2008, « Place-making and "green" reuses of brownfields in the Ruhr », *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, vol. 99, n°3, p. 316-28.
- GANDY Matthew, 2013, « Entropy by design: Gilles Clément, Parc Henri Matisse and the limits to avant-garde urbanism », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 37, n°1, p. 259-78.
- GANDY Matthew, 2013, « Marginalia: Aesthetics, Ecology, and Urban Wastelands », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 103, n° 6, p. 1301-16.
- GASTON Kevin J., 2010, « Urban ecology », dans K. J. Gaston (dir), *Urban ecology*, Cambridge, UK: Cambridge University Press, p. 1-9.
- GIBSON David, 1998. *Brownfield: Red data. The values artificial habitats have for uncommon invertebrates*. London: English Nature.

- GILBERT Oliver, 1992, *The flowering of the cities: The natural flora of "urban commons"*, Peterborough, UK English Nature.
- GOBSTER Paul H, 2001, « Visions of restoration: Conflict and compatibility in urban park restoration », *Landscape and Urban Planning*, vol. 56, p. 35-51.
- GOBSTER Paul H., NASSAUER Joan I., DANIEL Terry & FRY Gary, 2007, « The shared landscape: What does aesthetics have to do with ecology? », *Landscape Ecology*, vol. 22, p. 959-72.
- HARD Gerhard, 1995, *Spuren und Spurenleser: Zur Theorie und Ästhetik des Spurenlesens in der Vegetation und anderswo*, Osnabrück, Germany, Universitätsverlag Rasch.
- HARD Gerhard, 1998, *Ruderalvegetation: Ökologie und Ethnoökologie, Ästhetik und "Schutz"*, Notizbuch 49 der Kasseler Schule, Kassel, Arbeitsgemeinschaft Freiraum und Vegetation.
- HAUSER Susanne, 2001, *Metamorphosen des Abfalls, Konzepte für alte Industrieareale*, Frankfurt, Campus.
- HEYDEN Nik, KAIKA Maria & SWYNGEDOUW Erik (dir.), 2006, *In the nature of cities: Urban political ecology and the politics of urban metabolism*, London and New York, Routledge.
- HINCHLIFFE, S., B. KEARNS, M. DEGEN, and S. WHATMORE, 2005, Urban wild things: A cosmopolitical experiment, *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 23, p. 643-58.
- HUYSEN Andreas, 1997, « The voids of Berlin », *Critical Inquiry*, vol. 24, n°1, p. 57-81.
- JORGENSEN Anna & TYLECOTE Marian, 2007, « Ambivalent landscapes—Wilderness in the urban interstices », *Landscape Research*, vol. 32, n°4, p. 443-62.
- JOVET Paul, 1940, « Evolution des groupements rudéraux parisiens », *Bulletin de la Société Botanique de France*, vol. 87, p. 305-12.
- KADAS Gyongyver 2006, « Rare invertebrates colonising green roofs in London », *Urban Habitats*, vol 4, n°1, p. 66-86.
- KEIL Andreas, 2005, « Use and perception of postindustrial urban landscapes in the Ruhr », dans I. Kowarik et S. Körner (dir.), *Wild urban woodlands: New perspectives for urban forestry*, Berlin, Germany: Springer, p. 117-30.
- KEILLER Patrick 2010, *Robinson in ruins*, DVD. V. Redgrave, narr. London, British Film Institute.
- KOWARIK Ingo, 2010, *Biologische Invasionen: Neophyten und Neozoen in Mitteleuropa*, 2nd ed. Stuttgart, Ulmer.
- KOWARIK, Ingo, L. K. FISCHER, I. SÄUMEL, M. VON DER LIPPE, F. WEBER & J. WESTERMANN, 2011, « Plants in urban settings: From patterns to mechanisms and ecosystem services », dans

- W. Endlicher (dir.), *Perspectives in urban ecology: Ecosystems and interactions between humans and nature in the metropolis of Berlin*, Heidelberg, Germany, Springer, p. 135-66.
- KÜHN Norbert, 2006, « Intentions for the unintentional: Spontaneous vegetation as the basis for innovative planting design in urban areas », *Journal of Landscape Architecture*, p. 46-53.
- KÜSTER Hansjörg, 2012. *Die Entdeckung der Landschaft: Einführung in eine neue Wissenschaft*, Munich, Beck.
- LACHMUND Jens, 2003, Exploring the city of rubble: Botanical fieldwork in bombed cities in Germany after World War II. *Osiris* 18:234–54.
- LACHMUND Jens, 2004, Mapping urban nature: Bio-ecological expertise and urban planning. In *Experts in science and society*, ed. E. Kurz-Milcke and G. Gigerenzer, 231–48. New York: Kluwer.
- LACHMUND Jens, 2013. *Greening Berlin: The co-production of science, politics, and urban nature*. Cambridge, MA: MIT Press.
- LÉVESQUE Luc, 1999, Montréal, l'informe urbanité des terrains vagues : Pour une gestion créatrice du mobilier urbain, *Les Annales de la Recherche Urbaine*, vol. 85, p. 47-57.
- LIZET Bernadette, 2010, « Du terrain vague à la friche paysagée », *Ethnologie Française*, vol. 40, n°4, p. 597-608.
- LIZET Bernadette, A.-E. Wolf & J. Celecia (dir.), 1997, *Sauvages dans la ville: Actes du colloque, organisé pour le centenaire de la naissance de Paul Jovet*, Paris, JATBA/Publications scientifiques du MNHN.
- LORIMER Jamie, 2007, « Non-human charisma », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 25, p. 911-32.
- LORIMER Jamie, 2008, « Living roofs and brownfield wildlife: Towards a fluid biogeography of UK nature conservation », *Environment and Planning A*, vol. 40, p. 2042-2060.
- MABEY Richard, 1973, *The unofficial countryside*, London, Collins.
- MABEY Richard, 2010, *Weeds*, London, Profile.
- MCCARTHY Thomas, 1990, « Private irony and public decency: Richard Rorty's new pragmatism », *Critical Inquiry*, vol. 16, n°2, p. 355-70.
- MCKINNEY Michael, 2006, « Urbanisation as a major cause of biotic homogenization », *Biological Conservation*, vol. 127, p. 247-60.
- MELLOR Leo, 2004, « Words from the bombsites: Debris, modernism and literary salvage », *Critical Quarterly*, vol. 46, n°4, p. 77-90.
- MÜLLER Norbert, 2010, « Most frequently occurring vascular plants and the role of non-native species in urban areas-A comparison of selected cities of the old and new worlds », dans N.

Müller, P. Werner, and J. G. Kelcey (dir.), *Urban biodiversity and design*, Hoboken, NJ, Wiley-Blackwell, p. 227-42.

MURATET Audrey, MACHON Nathalie, JIGUET Frédéric, MORET Jacques & PORCHER Emmanuelle, 2007, « The role of urban structures in the distribution of wasteland flora in the Greater Paris Area, France », *Ecosystems*, vol. 10, p. 661-671.

PASCAL Blaise 1647, *Expériences nouvelles touchant le vide*, Paris, Pierre Margat.

REBELE Franz 1994, « Urban ecology and special features of urban ecosystems », *Global Ecology and Biogeography Letters*, vol. 4, n° 6, p. 173-87.

REES Ronald, 1975, « The taste for mountain scenery », *History Today*, vol. 25, p. 305-12.

RINK Dieter 2009, « Wilderness: The nature of urban shrinkage? », *Nature and Culture*, vol. 4, p. 275-92.

RORTY Richard, 1979, *Philosophy and the mirror of nature*, Princeton, NJ, Princeton University Press.

SADLER Jon, BATES Adam, HALE James & JAMES Philip, 2010, « Bringing cities alive: The importance of urban green spaces for people and biodiversity », dans K. J. Gaston (dir.), *Urban ecology*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 230-261.

SAINT-LAURENT Diane, 2000, « Approches biogéographiques de la nature en ville : Parcs, espaces verts et friches », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 44, p. 147-66.

SAITO Yuriko, 1998, « The aesthetics of unscenic nature », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism* vol. 56, n°2, p. 101-11.

SAVARD, Jean-Pierre, CLERGEAU Philippe & MENNECHEZ Gwenaëlle, 2000, « Biodiversity concepts and urban ecosystems », *Landscape and Urban Planning*, vol. 48, p. 131-42.

SCHADEK Ute, STRAUSS Barbara, BIEDERMANN Robert & KLEYER Michael, 2009, « Plant species richness, vegetation structure and soil resources of urban brownfield sites linked to successional age », *Urban Ecosystems* 12:115–26.

SEBALD Winfried Georg [1999] 2004, *The natural history of destruction*, New York, Modern Library.

SUKOPP Herbert, 1990, *Stadtökologie*, Berlin, Dietrich Reimer.

SUKOPP Herbert, 2002, « On the early history of urban ecology in Europe », *Preslia*, Praha vol. 74, p. 373-93.

SUKOPP Herbert., H. Blume, and W. Kunic, 1979, « The soil, flora and vegetation of Berlin's waste lands », dans I. Laurie (ed.), *Nature in cities: The natural environment in the design and development of urban green space*, Chichester, Wiley, p. 115-34.

- TAKACS David, 1996, *The idea of biodiversity: Philosophies of paradise*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.
- TILL Karen 2011, « Interim use at a former death strip? Art, politics and urbanism at Skulpturenpark Berlin Zentrum », dans M. Silberman (ed), *After the Wall: Berlin in Germany and Europe*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, p. 99-122.
- TOURNEFORT Joseph Pitton de, 1698, *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la Médecine*, Paris, de l'imprimerie Royale.
- TREPL Ludwig, 1996, « City and ecology », *Capitalism, Nature, Socialism*, vol. 7, n° 1, p. 85-94.
- VAQUIN Jean-Baptiste, 2006, *Atlas de la nature à Paris*, Paris, Atelier Parisien d'urbanisme/Le Passage.
- WALKER Peter, 2005, Political ecology: Where is the ecology?, *Progress in Human Geography*, vol. 29, n° 1, p. 73-82.
- WATERTON Claire, 2002, From field to fantasy: Clarifying nature, constructing Europe, *Social Studies of Science*, vol. 32, p. 177-204.
- WITTIG Rüdiger, 2010, Biodiversity of urban-industrial areas and its evaluation: A critical review, dans N. Müller, P. Werner et J. Kelcey (dir.), *Urban biodiversity and design*, Oxford, Blackwell, p. 37-55.
- WOLCH, Jennifer, 2002, Anima Urbis, *Progress in Human Geography* 26:721–42.
- WOUDSTRA Jan, 2008, The eco-cathedral: Louis Le Roy's expression of a free landscape architecture, *Die Gartenkunst*, vol. 20, n° 1, p. 185-202.
- ZERBE, Stefan., MAURER Ute, SCHMITZ Solveig & Herbert SUKOPP, 2003, Biodiversity in Berlin and its potential for nature conservation, *Landscape and Urban Planning* 62, p. 139-48.
- ZIMMERER Karl, 1994, « Human geography and the “new ecology” : The prospect and promise of integration », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 84, n° 1, p. 108-25.
- ZIMMERER Karl, 2000, The reworking of conservation geographies: Non-equilibrium landscapes and nature-society hybrids, *Annals of the Association of American Geographers* 90 (2), p. 356–69.